

POÈMES EN CAVALE

JANVIER JUIN
2024

**La gazette des
étudiant·e·s**

**Une saison de la Maison de la
Poésie de Nantes par les
étudiant·e·s de
l'Atelier de médiation
culturelle
(Nantes Université)**

ÉDITO

Si les cursus universitaires conduisent en général vers des textes qui peuvent paraître étrangers en raison de leur époque, si la langue de Louise Labé, la vie de François Villon ou le monde de Lamartine peuvent sembler des continents éloignés, il est un territoire presque inconnu en tout cas trop peu fréquenté des parcours académiques : celui de la poésie contemporaine.

Ce semestre passé à l'écoute des artistes invités par la Maison de la Poésie a constitué en effet, pour la plupart des participantes et participants de l'atelier de médiation culturelle, une vraie découverte : rien à voir avec « la poésie que l'on lit à l'école », écrivent deux d'entre elles. Surprise de la vitalité persistante de la poésie, et de sa capacité renouvelée à donner corps à l'émotion, aux questionnements, et même au plaidoyer. En suivant ces « Poèmes en cavale », chacune, chacun a pu découvrir une langue à la fois artiste et très proche, qui module, à partir de tonalités et de rythmes qui nous sont familiers, des mélodies radicalement neuves, mais aussi ressentir le choc d'une parole qui résiste au silence, à tout ce que le discours social impose de normes, de tabous et d'aveuglements. Cette Gazette poétique recueille des impressions de lecture, des réactions de spectateurs et de spectatrices, et des bribes de dialogues avec les artistes, sous la forme d'un patchwork réalisé tantôt à deux, tantôt à quatre ou à six mains. Elle tente de rendre compte de l'aventure qui consiste à sortir de l'amphi pour aller entendre la poésie se dire et parfois se crier aux quatre coins de la ville. Elle témoigne aussi, pour l'ensemble de ses auteurs et autrices, d'une expérience nouvelle de l'écriture et de la parole critique. Puisse ce chantier collectif nourrir à son tour réflexions et débats sur des œuvres en mouvement qui ont encore beaucoup à nous dire.

Mathilde Labbé

Maitresse de conférences en Littérature française
à Nantes Université



**MAISON DE LA POÉSIE
DE NANTES**

Janvier

Les Éditions du Commun

Aurélie Olivier et Alexis Pernet
Mercredi 17 janvier
à 19h30
Le lieu unique

Sophie Lambert et Gorge Bataille
Mercredi 31 janvier
à 19h30
Askip

« Corps de femmes »

Compte rendu de soirée
par Camille Pagano

Durant la soirée « Corps de Femme », Gorge Bataille et Sophie Lambert dévoilent leurs œuvres engagées et d'actualité. La volonté et la façon de mettre en avant les corps des femmes étaient intéressantes. Le lieu choisi instaurait une ambiance chaleureuse et intimiste. Malgré une brève présentation des artistes, le dispositif permettait de mettre le lecteur en contact direct avec les œuvres. Dans son recueil *L'Acte*, Sophie Lambert décrit une relation entre une jeune fille et son professeur de théâtre. Elle y dépeint l'éveil de la jeune fille à son corps tout en soulignant les jeux de pouvoirs et les abus de son professeur. Sans aucun jugement, elle s'adresse directement à cette jeune fille et instaure alors une certaine proximité avec celle-ci. Gorge Bataille, de son vrai nom Élodie Petit, présentait son œuvre nommée *Fiévreuse Plébéienne* où elle dépouille la sexualité et le corps de tout tabou sociétal. Elle observe ce qui découle de la manière d'habiter son corps et de comprendre ses désirs. Elle fait part d'une expérience intime de la sexualité en utilisant sa « langue bâtarde ». À partir de cela, elle érige des recommandations de vie que chacun est libre de suivre ou non.

Gorge Bataille

Note de lecture sur *Fiévreuse plébéienne*
par Emmy Bauchet et Sarah Péchot

Fiévreuse Plébéienne est une quête linguistique et sociale dénuée de filtres ; elle prend la langue, la manipule, la féminise et la débinaise. C'est la voix des minorités, des femmes, des queers, des précaires. L'intention de l'artiste est de remettre en question notre société hétéronormée, patriarcale, misogyne, qui ne représente jamais les minorités. La littérature de Gorge Bataille choque ; elle brutalise le lecteur trop confiné dans ses lectures académiques et fait le procès de toutes les personnes politiquement correctes. La lecture est déconcertante parce qu'elle trouble les repères du lecteur ; la poésie se révèle sous toutes ses formes : par des dialogues, des manifestes ou des textos.

Les lecteurs sont les témoins des réflexions de dizaines de personnages tous plus fantasques les uns que les autres. La lecture est tellement troublante et déroutante qu'elle en devient drôle et captivante. L'intention est claire : faire entrer en collision plusieurs mondes qui n'ont rien à voir les uns avec les autres et constater les dégâts. C'est l'expérience d'un monde qui brûle, accepte ses changements et voit sa perspective bouleversée par les nouvelles générations.

Sophie Lambert

Note de lecture de son œuvre
par Maëlys Blezel et Léa Vrancken

Dans *L'Acte*, Sophie Lambert nous raconte, à travers des « scènes revécues », le parcours d'une jeune fille de 13 ans, victime de l'emprise de son professeur de théâtre. Elle est anonymisée par un « tu » empathique. Le titre, *L'Acte*, évoque une pièce de théâtre dans laquelle le professeur a « un nom comme un rôle » : celui de prédateur qui piège par son aura. C'est également l'acte amoureux dans toute son ambiguïté, l'acte de sortir de la passivité et, finalement, l'acte de témoigner. Cette relation d'emprise, comparée dans le récit à une forêt, blesse avec ses ronces et ses échardes, fait trébucher par ses racines, aveugle et suscite la peur de se perdre en chemin. Le récit garde une certaine pudeur, avec un style qui décrit précisément, sans brutaliser, sans forcer ses lecteur-ices à revivre des moments douloureux.

À la fin de *L'Acte*, le « je » se mêle au « tu » émancipé qui marche et avance dans une volonté de se réapproprier les violences psychologiques et physiques vécues, dans une quête de réconciliation avec soi. Ils se rencontrent en un « nous » sororal qui lie les femmes « perdues », « qui marchent », « qui ont des plaies qui s'embrasent » : les sœurs « d'écharde ».



Février

Écopoésie

« Écopoésie »
Xavier Person et
Béregère Cornut
Mercredi 7 février
Le lieu unique

Payvagues
Florence Jou et
Valérie Vivancos
Mercredi 21 février
Cosmopolis

Xavier Person,

Note de lecture par Ewan Courant

La littérature de Xavier Person paraît unique en son genre. Il n'y a pas vraiment de mots pour définir *L'Alligator albinos*, sorte de poème en prose, mais construit comme un roman. On peut le comparer à une sorte de journal, dans lequel l'auteur écrit les choses qui lui viennent à l'esprit, des choses importantes et personnelles. Par ses questionnements, présents tout au long de *L'Alligator albinos*, Xavier Person vient interroger le lecteur. Comment vivre dans un monde qui change à ce point ? Comment vivre au milieu des violences liées à la politique ? Il y exprime son inquiétude pour la planète, comme s'il tirait la sonnette d'alarme pour montrer que l'on ne peut plus réfléchir à quoi faire, mais qu'il faut agir. Sous sa plume, l'été paraît étouffant et l'hiver meurtrier, les feux de forêt et la neige qui tombe sur celle-ci sont tous les deux provocateurs d'extinction des animaux. Cependant, jamais il ne prend le rôle de moralisateur, il adopte une vision de compréhension des personnes et des points de vue. Pour montrer cela il parsème son œuvre de questionnements, mais aussi de récits d'autres personnes – proches ou moins proches, des écrivains, des animaux, des insectes, et les met en perspective avec sa propre vie...

« Écopoésie »

Compte rendu de soirée

par Marine Thébaud-Rayon

Mercredi 7 février, au Lieu unique, la Maison de la Poésie a offert au public une présentation des travaux de Xavier Person et Béregère Cornut dans le cadre de la soirée poétique « Éco-poésie ». En créant des approches singulières éloignées, leurs regards semblent se compléter pour contribuer à nourrir une nouvelle appréhension du réel. Cette soirée évoque en particulier leur combat écologique à la fois intime et personnel. La lecture de Xavier Person repose sur une volonté de repli sur soi que peut refléter l'accumulation de pensées éparses témoignant d'une profondeur émotionnelle forte. Cette soirée met en lumière sa réflexion intertextuelle sur le processus de création littéraire en lui-même. Chez Béregère Cornut nous retrouvons davantage cette volonté de souligner les tumultes de l'amour d'un poisson et d'une coquille en rendant vivant ce dialogue entre deux esprits amoureux au cours des temps géologiques. Elle offre la prééminence au personnage féminin et donne accès à ses sentiments en criant « femme ! » d'une voix énergique. Cela permet aux spectateurs de comprendre davantage les motivations et les conditions d'écriture des travaux dont la compréhension peut d'abord s'avérer fastidieuse.

Payvagues

Compte rendu de soirée

par Marie Emerit-Durand et Anne Fabres

Payvagues offre un voyage entre désolation et émerveillement, en passant par la faune, la flore, jusqu'aux phénomènes géologiques et climatiques. La salle est plongée dans l'obscurité, la musicienne lance des bruits d'eau avec son bâton de pluie. Apparait alors sur l'écran une image 3D, représentant peut-être une roche, semblant avancer à l'infini vers une lumière. La poétesse se met alors à parler (« On s'enfonce dans la profondeur des Payvagues »). Elle représente les femmes en sorcières ou en chamanes dans un monde qui oscille entre le mystique et la modernité. La violence augmente avec l'allégorie de la contamination d'un arbre par un champignon (« les vaisseaux s'ouvrent »). Ce spectacle mélange la musique, l'image et le texte au service d'un combat écoféministe. Tout y est vivant : la musique, l'image, le texte et même les deux femmes qui se déplacent. Vers la fin de la performance, la poétesse appuie sur les mots, auxquels elle procure une résonance plus violente. La conclusion rappelle tous les thèmes évoqués précédemment et illustre la nocivité de l'humain. La composition proposée par Valérie Vivancos met en exergue le sentiment d'appartenance à la terre qui émane de la poésie de Florence Jou. Cependant, il est regrettable qu'un temps d'échange n'ait pas été organisé avec la poétesse, ni la musicienne.



Natyot invite
Victor Malzac
Mercredi 13 mars
à 19h30
Le lieu unique

« Poètes à l'œuvre »
Natyot et
Carla Pallone
Jeudi 28 mars
Musée d'arts de Nantes

Victor Malzac

Note de lecture par Camille Pagano
et Marine Thébault-Rayon

Les œuvres de Victor Malzac apparaissent comme une tentative de mise à nu de ce dernier dans ce qu'il a de plus intime. À travers ses différents écrits, il exerce un regard introspectif sur ses émotions, sensations et souvenirs, qui deviennent alors source de création littéraire. Les paysages de l'Hérault, sa région natale, et les souvenirs qu'il en a, conduisent l'écrivain à la description de ses émotions, ce qui forme un tableau harmonieux. Il y mélange un décor méditerranéen à ses affects. Durant sa quête de sens et de sensations, il fait allusion au désir physique dans sa plus simple expression. À travers une rétrospective sur l'enfant qu'il était et le lien qu'il entretenait avec ses parents, le poète semble confronter ses plaies d'adolescent, camouflées et comblées, à ses désirs, reflétant avec brio le balbutiement de l'entrée dans l'âge adulte. Le poète donne à lire une tentative de survie dans le monde qui l'entoure, autrement dit, une volonté de trouver sa place. Sa pratique poétique, et littéraire plus généralement, est un lieu propice à l'expression, lui offrant « la possibilité de se brûler sans conséquences » à travers de nouvelles expériences qu'il propose au lecteur.

Natyot

Note de lecture sur *Le Bercaïl* par Thelma Ringear et Mahaut Leverne

Le Bercaïl est la dernière œuvre de Natyot, publiée en 2024 aux éditions La Contre-Allée. Elle raconte le retour d'une fille chez ses parents, exactement dix ans après les avoir quittés. À travers des phrases courtes et une narration vive, on explore une réconciliation difficile, qui semble même impossible. On découvre les liens complexes qui unissent les trois personnages ainsi que les difficultés au sein de cette famille qui ont amené la fille à partir. La Fille n'est par ailleurs jamais appelée par son nom, et ses parents ne le sont que quelques fois. Ils forment ainsi trois entités : la « Fille », la « Mère » et le « Père », constituant un triangle énigmatique. À travers un discours parfois humoristique, ironique, le récit pose les problématiques d'un drame qui prend du temps à se déployer. La fille, incomprise et solitaire, semble être la clé d'une folie partagée. *Le Bercaïl* c'est le lieu où il faut reconstruire une famille alors que tout tend à être démolí. C'est un lieu miné, où il faut marcher sur la pointe des pieds pour ne pas tout faire exploser. L'atmosphère se réchauffe jusqu'à devenir étouffante, créant un malaise difficile à supporter, et s'achève sur un brasier. Les interrogations restent alors en suspens et nous laissent seuls face à ce grand feu de joie et cette fin ambiguë.

Carla Pallone

Note d'écoute par Marie Emerit-Durand et Anne Fabrès

Carla Pallone est une violoniste et compositrice multi-instrumentiste (violin, piano, harmonium, chant, batterie, guitare électrique). Elle fait aussi partie du trio de cordes VACARME qui explore des champs très variés (pop-rock, folk, musiques de films, électro...). Au printemps 2023, Carla Pallone signe la musique du podcast *The Retrievals*.

Ce podcast parle de l'expérience de plusieurs patientes venues au Yale Fertility Center pour parvenir à une grossesse,

mais qui rencontrent des difficultés médicales. La délicatesse et la sensibilité de la musique permettent de plonger l'auditeuse dans ce récit bouleversant, à la fois haletant et lourd d'attente. Ses instruments imitent le balancier de l'horloge, le soupir des femmes, les battements du cœur, les interrogations. Carla Pallone a aussi composé l'album *Metamorphosis*, bande-son du court-métrage *Midnight Skin*. Elle transpose en musique la psychose de la protagoniste, qui fait chaque nuit le même cauchemar dans lequel elle se transforme en arbre. Ses compositions impliquent l'auditeuse dans l'univers qu'elle compose. Carla Pallone est passée maître dans la création d'ambiances sonores musicales.

Votre recours à des formes textuelles innovantes mêlant les coupures et les mots isolés semble témoigner d'un refus d'opter pour une forme conventionnelle. En vous affranchissant des ornements traditionnels de la poésie, vous semblez aussi exprimer une difficulté à coucher sur le papier un flux de pensées disséminées, comment expliquez-vous ce choix ?

Ce n'est pas évident de savoir délibérément ce que je fais, dans la mesure où ceci relève moins d'un choix que d'une tentative ; je ne sais pas à l'avance quel effet mon texte va provoquer, ni à quoi il va ressembler. Mais je suis intéressé en effet par les paroles qui n'arrivent pas à se dire, quand on « parle sans réfléchir ». J'aime l'idée de pouvoir retranscrire texto ce qu'il se passe immédiatement dans la tête, c'est dur ; je crois que dans nos tics de langage, dans nos banalités, se cachent des monstres, des sous-textes psychologiques énormes, des émotions profondément enfouies et tuées. C'est ce cambouis qui m'intéresse, les paroles qui ne sont pas claires, mais qui contiennent sans le savoir une certaine densité.

L'ensemble de vos œuvres exprime un rapport au temps parfois angoissant et mélancolique. Votre style est-il l'expression d'une certaine peur de la fuite du temps ?

Je ne sais pas si tous mes textes expriment une mélancolie, non, dans la mesure où je suis plutôt quelqu'un qui écrit sur le temps présent, je parle finalement assez peu du passé (sauf dans *Créatine*). En revanche, j'ai peur de mourir. Je dirais que mon rapport à l'écriture, dans sa globalité, est un rapport à la fois angoissé et jubilatoire. D'un côté, j'écris parce que je crains de mourir, de partir tout en n'ayant laissé aucune trace de mon passage terrestre ; et de l'autre, écrire me fait un bien fou, me fait rire, m'émeut, c'est la vie, le plaisir intense, c'est un des seuls endroits, avec l'amour et la nourriture, où je me sens vivant.

Vous faites du corps le principal témoin du moment présent. Comment considérez-vous votre rapport au corps et à la sexualité dans le matériau littéraire ?

La quasi-totalité de la littérature contemporaine est obsédée par le corps, par sa transformation, son affirmation ou son rejet. C'est l'équivalent du mot « âme » ou du « clair de lune » dans la période romantique. Mais ce n'est pas surprenant, il y a un lien entre la conscience d'une angoisse à tous les plans (écologique, politique, métaphysique) et la volonté de se fier à son corps, d'aller choisir le corps que l'on veut, le genre qui nous plaît le plus, qui nous fait le plus de bien, dans le but d'avoir une base minimale de plaisir. Et nous n'avons peut-être que ça, le plaisir du corps, le sexe, la nourriture, s'aimer dans le miroir ; c'est du moins comme ça que je vis. Alors dans la littérature je peux tout faire, je peux presque tout faire de mon corps, c'est génial, il n'y a plus de barrière.

Entretien avec Natyot par Thelma Ringard et Mahaut Leverne

L'utilisation de personnages non nommés dans *Le Bercail*, tels que la Fille, la Mère et le Père, rend la lecture hermétique. Pouvez-vous nous parler de votre choix de les présenter ainsi et de l'impact que cela a sur le récit ?

Mon écriture est née avec la poésie qui laisse le sens ouvert, je m'applique à ne pas tenir la main au lecteur, je lui donne la liberté d'imaginer mes personnages. Il s'agit d'une famille où chacun joue son rôle, je leur donne donc le nom de leur rôle. Les parents ont très vite un prénom et tout au long du récit ils sont nommés par rapport à leur rôle. Caroline et Vincent quand il s'agit d'individus, Caromère et Vincent père quand la scène est familiale, Mère et Père quand ils sont dans leur rôle de mère ou de père. La fille reste la fille, car le problème vient du fait qu'elle soit la fille de ses parents, parfois la Fille même.

Est-ce que *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarde a été une inspiration pour votre livre ?

Cela n'a pas été une inspiration, je n'y ai même pas pensé, même si je comprends la similitude du retour au bercail. L'idée première est venue d'une part du désir d'écrire un huis clos, j'en raffole, surtout au cinéma, et d'autre part d'une pièce de théâtre de Nathalie Sarraute intitulée *Le Silence* qui m'avait beaucoup marquée, dans laquelle six personnages se confrontent au silence d'un septième. Quand on ne parle pas, tous les fantasmes sont permis. On prête toutes sortes de pensées à celui qui se tait. Dans *Le Bercail*, on ne parle pas non plus, ou bien à côté, ou de travers. On parle sans dire. On ne communique pas. Personne ne dit ce que l'autre voudrait entendre.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire *Le Bercail*, et y a-t-il dans cette œuvre des inspirations autobiographiques ?

J'ai un peu répondu dans la question précédente pour ce qui est de l'envie première d'écriture. Mais aussi le sujet de la famille est un sujet qui me questionne constamment, un sujet inépuisable, et ce huis clos s'est ancré assez naturellement dans l'univers familial. Mon écriture me ressemble, elle dit ce que j'observe du monde mais il n'y a jamais d'autobiographie littérale. Je n'aurai aucun souffle à écrire sur ma vie. Je pioche constamment dans ce qui m'entoure et m'interpelle.

Les Arts Littéraires Québécois

Duo Chorus
(Québec)
Mardi 16 avril
à 19h30
Pol-N

Mathieu Arsenault (Québec)
La Vie littéraire
Mercredi 17 avril
à 19h30
Le lieu unique



Daphné B.

Note de lecture par Anaëlle Morin et Camille Rotureau

Daphné B nous montre une poésie de l'intime, qui expose son quotidien et ses pensées les plus sombres : personnelle, mais aussi universelle, sa plume touchante marque le lecteur. *De/ete* développe une réflexion sur la mise en histoire des expériences : « Dans une histoire, il y a des personnages. Pas des êtres en chair et en os ». Daphné B. aborde des thèmes durs, mais la présence de la pop culture et des réseaux sociaux ressurgit tout de même à temps régulier dans ses poèmes : « je n'arrive qu'à m'engloutir dans un tourbillon de vidéos et de fenêtres que je rafraichis tout le temps ». À travers *La Pluie des autres*, la narratrice se confronte à la maladie et découvre les frontières entre l'amitié et l'amour : « quand deux filles s'embrassent, il y en a qui appellent ça une révolution/ mais si un baiser renverse quelque chose c'est peut-être l'amitié qui tombe ». L'inquiétude qu'elle ressent pour son amie anorexique va la pousser à en découvrir davantage sur elle-même, la menant à une introspection : « c'est toujours elle qui a besoin d'aide / jamais moi ». Daphné mène au fil de ses poèmes une réflexion sur sa propre douleur et celles des autres : « moi dans mon lit je ne suis pas triste c'est la pluie des autres qui vient me mouiller ».

Alexandre Dostie

Note de lecture par Lia Brossard et Camille Le Guennec

Que ceux qui m'aiment me sauvent est un recueil de poésie qui célèbre l'imaginaire et explore les profondeurs de l'âme humaine. Alexandre Dostie nous emmène dans un voyage captivant à travers des thèmes universels tels que l'amour, la souffrance et la quête de sens. Dans des poèmes comme « Évasion », il évoque la libération

de l'esprit et la puissance de l'imagination représentée par le cheval, symbole de liberté. « Solitude » plonge le lecteur dans l'expérience de l'isolement et du désespoir, où le cheval devient le symbole de la détresse humaine. Enfin, « Renaissance » apporte une lueur d'espoir, célébrant la résilience et la capacité à trouver un nouveau départ après les épreuves. À travers ces poèmes, Dostie invite les lecteurs à explorer les différentes dimensions de la vie humaine et à contempler la richesse de l'expérience humaine dans toute sa complexité, symbolisée par la fragmentation du cheval en morceaux.

Mathieu Arsenault

Note de lecture sur *La Vie littéraire* par Margot Castex


La Vie littéraire est un essai de Mathieu Arsenault, auteur et critique québécois, mettant en scène une jeune femme dans la vingtaine qui aspire à devenir écrivaine. Elle est cependant confrontée à un univers qui prône la culture de l'image en masse, et le discours de l'auteur en parallèle dépeint une désillusion du monde et de la vie culturelle et littéraire au XXI^e siècle. Tout va trop vite dans le monde ; le monde littéraire décline, pour laisser place à une culture de séries et de jeux vidéo. Le lexique littéraire érudit se mélange à celui de la pop culture, où figurent « Mario », « Arcade Fire » ou encore « Skrillex ». L'auteur exprime sa frustration concernant la culture actuelle, culture d'internet et de langue pauvre. Son personnage se surnomme elle-même « geekette d'internet ». *La Vie littéraire* se lit comme la descente d'une rivière, partant d'un constat, d'une aspiration ; plus les pages se tournent, plus l'eau gonfle, plus l'écriture se déchaîne, formant tourbillons et cascades de paroles.

Est-ce que la destruction du texte provoquée par l'absence de ponctuation peut être comprise comme une critique de la littérature contemporaine, ou comme une critique du monde littéraire ?

L'absence de ponctuation provient du dispositif que j'ai utilisé pour écrire le livre : écrire le plus rapidement possible en continu pendant de longues périodes. Le texte brut qui en résulte est désordonné, chaotique. Une fois que je suis réchauffé, j'injecte des éléments qui ont trait au thème du livre que je suis en train de préparer. Souvent il ne se passe rien, mais il arrive une fois de temps en temps que les choses se mettent en place, s'organisent d'une manière surprenante et, surtout, pertinente. Alors je mets le texte de côté pour retravail. Cette technique permet de produire un rythme particulier, effréné souvent. Il me semblait bien servir le propos du livre, à donner le sentiment d'écrire dans l'urgence d'une catastrophe en train de se produire, l'urgence de vouloir écrire malgré tout même dans l'impression que les infrastructures littéraires sont en train de disparaître. Pour *La Vie littéraire*, l'absence de ponctuation produit un effet à la lecture : l'urgence d'écrire face à la perception d'une catastrophe en train de se produire. De mon point de vue, donc, l'absence de ponctuation traduit une émotion de la part de celle qui écrit plus qu'elle manifeste une volonté de détruire. Celle qui écrit ces textes ne veut pas tant détruire. Elle écrit pour voir ce qui reste quand on retire une à une les illusions qui donnent à penser que la littérature est encore importante, occupe encore une place privilégiée dans le monde culturel actuel. Retirant une à une ces illusions, il lui reste à la fin cette phrase à cheval entre l'enthousiasme et la panique, une phrase énergique qui essaie de maintenir ensemble la durée excessivement courte des références culturelles qu'elle traverse et l'ambition que cette phrase puisse durer dans le temps.

Pourquoi avoir choisi de décentrer le propos de l'essai en prenant l'identité d'une jeune femme ? J'ai compris que cela peut correspondre à une volonté d'universaliser le propos en se détachant de la parole personnelle. Quel est le rapport de ce personnage à votre expérience du monde littéraire ?

Oui, c'est une manière très juste de le voir : la phrase au féminin maintient à l'écart la tentation d'identifier trop rapidement le contenu du texte avec ma propre expérience. Je ne me souviens plus très bien des raisons pour lesquelles j'ai commencé à conjuguer mes phrases au féminin. C'était peut-être plus intuitif que réfléchi. Il me semblait que cette question du rapport au monde littéraire demandait des phrases au féminin. J'ai cependant essayé le plus possible de me maintenir au niveau grammatical, je ne voulais pas inventer ou imaginer un personnage, me mettre dans la peau d'une autre. Ces phrases parlaient de l'acte d'écrire pendant qu'on écrit, pas de la vie derrière. Donc je cherchais à éviter le plus possible les détails biographiques auxquels on aurait pu se raccrocher. Il ne reste qu'un âge assez flou, le début de la vingtaine, un lieu urbain, quelques éléments. Le personnage a puisé aussi dans l'atmosphère qui régnait dans le milieu littéraire où je me trouvais entre 2007 et 2014, un milieu mixte où les femmes prenaient une place plus intéressante, plus intense, plus pertinente que les hommes. Je me sentais plus solidaire de leur position que les hommes dont les parcours et les postures étaient plus conventionnels.



Quel est le rôle que vous donnez à ce texte, personnellement et pour le monde littéraire actuel ? Est-ce l'expression d'un « nouveau mal du siècle », d'un désespoir concernant l'avenir du monde littéraire ?

Depuis la parution du livre et l'adaptation en spectacle, certaines choses ont changé. On a vendu beaucoup de livres durant la pandémie, beaucoup de librairies ont ouvert leurs portes. Mais en ce qui concerne la place de la littérature dans l'actualité et dans les médias, je ne perçois pas d'embellie. La littérature perd lentement les privilèges que la modernité lui avait accordé. Elle a de moins en moins de marge de manœuvre pour représenter les humains, surtout dans leurs aspects négatifs. La littérature n'a pas perdu l'immense pouvoir qu'elle a de pouvoir représenter, mais ce pouvoir fait dorénavant peur, quelque chose s'effrite dans les institutions littéraires qui ne permet plus de protéger les livres et les auteurs. Depuis le dix-neuvième siècle, la littérature a résisté et s'est adaptée à tous les médias de masse qui ont grugé la place qu'elle occupait : journaux, radio, cinéma, jeux vidéo, réseaux sociaux. La lecture est aujourd'hui une activité exigeant mentalement lorsqu'on la compare aux moyens de communication audiovisuels. Mais elle possède pour elle une longue histoire que les autres moyens de communication n'ont pas. Il arrive qu'à certains moments les livres et le monde littéraire redeviennent importants pour une époque. Une parole, un imaginaire, une sensibilité se trouvent libérés par l'extraordinaire économie de moyens qu'offre l'écriture. Ces moments sont rares, on ne peut pas les provoquer. Mais quand ils se produisent, ils se font dans l'impression d'une urgence d'agir devant une catastrophe en train de se produire. Je ne sais pas si cette petite communauté de 2007 va laisser une trace dans l'histoire littéraire québécoise. Mais au moment où nous écrivions tous les uns pour les autres dans cette petite communauté, nous avions l'impression que quelque chose était en train d'arriver. Ce livre existe pour en garder une trace et donner le courage d'écrire à ceux qui vont venir ensuite, comme Les poètes de la contre culture québécoise des années 70 m'ont donné le courage d'écrire celui-ci, et comme les poètes beatniks des années 50 ont donné le courage d'écrire aux poètes de la contre culture des années 70.



Mai

Papier Machine X Bouclard

« Lectures du coq à l'âne »
Lucie Combes, Valentine Bonomo,
Leslie Doumerx et Thierry Fétiveau
Mercredi 15 mai
à 19h30
Le lieu unique

« Autour des portes-fenêtres »
Milady Renoir, Antonin Crenn,
Mona Messine et Guillaume Marie
Mercredi 16 mai
à 19h30
Marietta

Papier Machine

Note de lecture par Christine Dussert

Papier Machine, depuis 2017, publie des ouvrages très originaux, dits « anticlopédiques ». Fusion entre « anti » et « encyclopédique », cette démarche d'écriture a pour objectif de déconstruire les cases et classifications établies du monde, de tout type de connaissances. J'ai choisi de lire le numéro *De là... Fragments d'une recherche anticlopédique sur les solitudes* qui rassemble des raisonnements et analyses autour de différents objets et images en les reliant au thème humain de la solitude. Chaque section s'attarde sur un objet parfois tangible, comme le coquillage ou le moulin, et d'autres plus abstraits, comme le vide, le silence. J'ai trouvé cette lecture surprenante dans sa démarche : elle s'empare d'une méthode scientifique pour la détourner complètement et créer quelque chose de nouveau. À la façon scientifique, des hypothèses sont émises, des questions posées, les dessins, croquis sont utilisés pour répertorier des éléments, des listes, définitions absurdes de termes composent l'ouvrage. Le décalage entre la forme scientifique et le fond absurde rend la lecture légère et rassurante. Finalement, mon passage préféré est sans doute celui du lexique de néologismes. Les termes décrivent des situations très précises (par exemple : « Édenterie : période où l'on doit trop s'occuper de quelqu'un-e et où la solitude nous manque ») et, la désignation de ces situations qu'on a peut-être vécues par un terme précis nous donne l'impression d'être tout de suite compris-e et moins seul-e, visible.es au sein de notre langage.

Mona Messine

Note de lecture sur *Biche* par Clémentine Bouron, Hélène Péan et Alexia Esteban-Sanchez

Mona Messine est une écrivaine et poétesse engagée qui trouve son inspiration dans ses voyages, son enfance en Provence et ses talents de musicienne. Elle développe ainsi une sensibilité qu'elle introduit dans ses écrits. Avec *Biche*, elle signe son premier roman, un conte éco-féministe qui remet en perspective les rapports de forces entre hommes et nature, hommes et animaux ou encore hommes et femmes. Elle utilise la biche comme représentation des femmes et met en avant la manière dont elles sont souvent traitées, représentées comme des objets à conquérir. Sous sa plume, la forêt se trouve métamorphosée, elle constitue un personnage à part entière animé d'une puissance qui dépasse les hommes. Dans une écriture de la violence s'immisce une expérience sensorielle qui nous emporte dans une chasse haletante, authentique ode à la nature. L'autrice réinvente le conte de Bambi et montre aux lecteurs que le cours du destin peut être modifié. En donnant accès aux pensées de tous les êtres vivants, elle invite le lecteur à se détacher de son regard anthropocentré et à reconsidérer les rapports de domination qu'il entretient avec les animaux.

Milady Renoir

Note de lecture par Charley Caudal et Juliette Mercier

Milady Renoir écrit des poèmes et performe en utilisant un point de vue antisexiste et antiraciste. Elle milite pour les sans-papiers, les femmes et d'autres minorités. Elle utilise l'écriture comme base de réflexion et d'introspection sociale, politique et artistique et parle des personnes précarisées voire discriminées. Dans le recueil *La Musique adoucit les morts (même s'ils ne meurent pas tous à la fin)*, elle utilise un registre familier et cru afin de critiquer implicitement ou explicitement le rejet et l'humiliation. Elle illustre la lutte quotidienne de ces personnes à travers le récit des différents conteurs. Dans ses poèmes, elle invite à une empathie plus profonde envers ceux qui sont souvent marginalisés ou négligés dans la société. Dans *Intérieur cuir- Le fond de mes choses*, elle utilise des formes diverses créant ainsi un recueil hétéroclite qui englobe de nombreuses facettes de la poésie moderne. Dans cette poésie intime, le corps est omniprésent. Mais ce recueil personnel, marqué par la présence du « je » poétique, reflète le ressenti et le vécu des autres en évoquant les expériences universelles que sont les peines de cœur et les ruptures amoureuses.

Guillaume Marie,

Note de lecture par Maëlle Oble

Guillaume Marie, de son vrai nom Guillaume Lecaplain, est un poète français né en 1979 à Coutances. Il est journaliste à Paris pour *Libération*, où il rédige une chronique mensuelle sur la poésie contemporaine. Il fonde le collectif Pou, à partir duquel émergent plusieurs petits livres poétiques et des nouvelles pornographiques comme *Pente douce* (2017) et *Arago, Claire* (2022). Guillaume Marie écrit de nombreux ouvrages mêlant poésie et prose, privilégiant les rythmes et la musicalité pour créer des « livres sonores ». Son travail explore des expériences de vie, dans des romans comme *Les Watères du Château* qui relate le passage à l'adulte d'un enfant. Il collabore avec Samuel Deshayes sur des recueils comme *Ça écrit quoi ?* (2019). Son premier ouvrage solo, *Exposition de reptiles vivants* (2021), est une anthologie de poèmes sans lien apparent, dédié à divers artistes et reflétant des réflexions métalittéraires. Guillaume Marie utilise souvent des métaphores animales pour explorer des sujets sociétaux et intimes, critiquant notamment l'individualisme, le manque d'esprit critique, la religion ou encore notre rapport avec la nature et ses occupants. Son œuvre souvent fragmentaire aborde des thèmes comme l'amour, la sexualité, et l'identité autour de question existentielles.



Marin Fouqué

Note de lecture par Marouany Lang et Anaïs Giraud

Auteur polyvalent, Marin Fouqué se distingue par sa capacité à capturer l'essence des émotions humaines les plus profondes et à explorer différents genres littéraires avec une maîtrise impressionnante. De la poésie engagée au rap percutant, en passant par des nouvelles saisissantes, son œuvre transcende les frontières et touche au cœur. À travers l'écriture de ses œuvres *77, G.A.V* et *À la terre*, il se démarque par un flux de conscience captivant et polyphonique, empreint de spontanéité, d'inventivité et de vérité. De la vie en banlieue à la vie à la campagne ; des luttes de survie des agriculteurs à la manière dont l'amitié et la solidarité peuvent soutenir et transformer les individus face à l'adversité, Marin Fouqué nous offre un regard profond sur une société française fracturée par le mépris et les rapports de domination. Nous vous invitons donc à vous laisser emporter par la poésie envoûtante de Marin Fouqué et à explorer avec lui, les recoins les plus sombres et les plus lumineux de l'âme humaine. Rentrez dans l'univers captivant de Marin Fouqué.





Références bibliographiques

- Gorge Bataille (édité sous le nom d'Élodie Petit), *Fiévreuse plébéienne*, Éditions du commun, 2022
- Sophie Lambert, *L'Acte*, Éditions du commun, 2022
- Xavier Person, *L'Alligator albinos*, Verticales, 2023
- Florence Jou, *Payvagues, l'Attente*, 2023
- Victor Malzac, *Créatine*, Scribes, 2024
- NatYot, *Le Bercaïl*, La Contre Allée, 2024
- Daphné B, *La Pluie des autres*, La Courte Échelle, 2022
- Alexandre Dostie, *Que ceux qui m'aiment me sauvent*, Les Éditions de ta mère, 2022
- Mathieu Arsenault, *La Vie littéraire*, Le Quartanier, 2016
- Marin Fouqué, *À la terre : un reportage littéraire*, XXI, 2023
- Marin Fouqué, *G.A.V.*, Actes Sud, 2021
- Marin Fouqué, *77*, Actes Sud, 2021

JANVIER
**LES ÉDITIONS
DU COMMUN**

AURÉLIE OLIVIER
ET ALEXIS PERNET
Mercredi 17 janvier à 19h30
Le lieu unique

SOPHIE LAMBERT
ET GORGE BATAILLE
Mercredi 31 janvier à 19h30
Askip

AVRIL
**LES ARTS
LITTÉRAIRES
QUÉBÉCOIS**

DUO CHORUS
(QUÉBEC)
Mardi 16 avril à 19h30
Poi-n

MATHIEU ARSENAULT
(QUÉBEC)
LA VIE LITTÉRAIRE
Mercredi 17 avril à 19h30
Le lieu unique

FÉVRIER
ÉCOPOÉSIE

XAVIER PERSON
ET BÉRENGÈRE COURNOT
Mercredi 7 février
Le lieu unique

FLORENCE JOU
ET VALÉRIE VIVANCOS
Mercredi 21 février à 19h30
Cosmopolis

MAI
**PAPIER
MACHINE X
BOUCLARD**

LUCIE COMBES,
VALENTINE BONOMO,
LESLIE DOUMERX ET
THIERRY FÉTIVEAU
Mercredi 15 mai à 19h30
Le lieu unique

MILADY RENOIR,
ANTONIN CRENN,
MONA MESSINE ET
GUILLAUME MARIE
Jeudi 16 mai à 19h30
Marietta

MARS
**UN MOIS AVEC
NATYOT**

NATYOT ET
VICTOR MALZAC
Mercredi 13 mars à 19h30
Le lieu unique

NATYOT ET
CARLA PALLONE
Jeudi 28 mars à 19h30
Musée d'arts de Nantes

MAI
**DANSE DES
FALAISES**

MARIN FOUQUÉ ET MOHER
Mercredi 29 mai à 19h30
Le lieu unique

JUIN
**FORM-
ARCHIVES**

MURIEL PIC
Entre le 17 et 22 juin
IEA de Nantes

Textes et propos recueillis par les étudiant-e-s de l'Atelier de médiation culturelle (Licence 3/Nantes Université), avec leur professeure Mathilde Labbé : Louise Guillermic, Carole Vaillant, Emmy Bauchet, Sarah Péchot, Maëlys Blezel, Léa Vrancken, Ewan Courant, Aony Demazeau, Mélanie Jauseau, Anaëlle Morin, Camille Rotureau, Charley Caudal, Juliette Mercier, Lia Brossard, Camille LeGuenec, Marouany Lang, Anaïs Giraud, Christine Dussert, Camille Pagano, Marine Thébault - Rayon, Marie Emerit-Durand, Anne Fabrès, Thelma Ringear, Mahaut Lerverne, Clémentine Bouron, Hélène Péan, Alexia Esteban-Sanchez, Margot Castex, Maëlle Oble, Nora Atof-Martouzet, Prisca Simporté, Tolo Bismarck Sanon, Flavie Samiez, Eline Tworek.



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES
2 rue des Carmes, 44000 Nantes
02 40 69 22 32
www.maisondelapoesie-nantes.com
info@maisondelapoesie-nantes.com

Magali Brazil : Directrice
Louisiane Pasquier : Administration
Estelle Dupart : Communication et Médiation
Léa Meurice : Bibliothèque et Animation
Malo Lacroix : Graphisme

Maquette : Malo Lacroix
Visuels : Ana Mejia Eslava
Photos: Chama Chereau, Nathmalou,
Laura Severi et Romain Charrier